

La volonté de l'auteure, dès les premières lignes, est de différencier érotisme et pornographie, sans tomber dans une logique de morale binaire (érotisme, bien ; pornographie, pas bien), mais en montrant dans quelle mesure la pornographie équivaut à une **négation de l'humain et du sujet**.

Une telle approche pose immédiatement la question du lien entre dignité, liberté, autonomie, comprises comme des composantes anthropologiques essentielles, avec le corps et la sexualité. Pour Michela MARZANO, la pornographie, qui joue sur l'exhibition brute de l'intime et l'abolition des limites, nie les spécificités de la sexualité. Elle conduit à la réduction de l'humain par une **chosification du corps**, et sous couvert d'un discours de liberté, ouvre la voie à une pratique totalitaire : elle dicte les comportements comme l'imaginaire sexuels en les normalisant, en les incluant dans une geste hyper-codifiée, monotone, répétitive. Enfin elle banalise le mystère de la sexualité en le limitant à ce qu'elle en montre, et en le séparant du **désir**.

Il s'agit alors de décortiquer le discours et les hypocrisies d'une fausse liberté, et de montrer que **le pornographique ne dépend pas de la présence de scènes où la sexualité est explicite, mais de l'image qu'elle véhicule des individus**.

## **ch.1 – pornographie et érotisme : de la place du sujet.**

---

La réflexion de l'auteure se construit autour d'un parallèle antithétique qui souligne la différence entre érotisme et pornographie, comme étant les **expressions de deux mondes de représentation radicalement différents**. Cette différence qualitative repose sur **l'image qu'ils véhiculent de l'individu** :

Par exemple, là où la pornographie *montre* un coït à vif, l'érotisme *raconte* les histoires<sup>1</sup> d'un désir. Dans l'érotisme le corps fait un avec la personne (le *désir* s'y réalise), qui est valorisée ; dans la pornographie, le corps est démembré en fonction de son utilité à la jouissance (le *besoin* s'y assouvit) ; il y est détaché de l'être, ou réduit à sa surface (comme dans l'image artificielle d'un magazine Play Boy) et aux fantasmes qu'elle suscite. **L'une rend à la sexualité son mystère** (y compris sa part d'ombre, et ses tensions), l'autre le **banalise** et le laisse envahir par « l'excrémentiel ». La pornographie achève la sexualité car elle neutralise le désir par une manifestation explicite du sexe : « la violence du voir efface ce qui est vu ».

Or MARZANO souligne que la spécificité de la sexualité humaine, c'est de permettre d'accéder à l'autre, et d'accéder à soi par l'autre ; elle permet de vaincre le malheur de la solitude, du *manque*, en trouvant une forme de complétude dans l'être aimé ; elle est le contraire d'une instrumentalisation, elle est don et abandon. Voilà pourquoi elle est un moment de danger aussi, de dénudement intérieur, qui touche à ce qu'il y a de plus personnel et de plus fragile dans un personne. C'est le sens de la pudeur, qui permet le retrait, l'esquive, et met la liberté de l'autre entre moi et la satisfaction de mon désir.

---

<sup>1</sup> L'ouvrage s'ouvre sur une citation de Saint-John Perse, tirée d'*Amers*, plaçant ainsi la réflexion sur la sexualité sous le signe de la poésie ; le langage apparaît comme le voie par excellence de l'amour et de l'humanité du sexe, qui le fait échapper au tabou de l'ordre moral répressif, et à l'exhibition brute (image) qui impose une norme de comportement.

## ch.2 – l'effacement du désir et la consommation d'autrui :

---

En fait, la pornographie correspond à l'ingérence dans le domaine de la sexualité d'une relation de type **économique** conduisant au **mépris de l'individualité, de la personnalité** : les corps font fonction, ils sont interchangeables, les actes sexuels sont répétitifs (à la chaîne) et mécaniques, orientés par une logique de performance.

Le registre économique s'exprime aussi par les notions de *besoin* et de *consommation*. Michela MARZANO leur oppose une définition du *désir*. Bien qu'impossible à définir, le désir est une manifestation de sa propre insuffisance : il provient autant de l'objet désiré que de la faille du sujet qui cherche dans l'objet désiré un espoir de résolution, qui cherche en l'autre ce qu'il n'a pas en lui. En amour, le désir ne se limite donc pas à un appétit rationnellement descriptible, il est une force qui pointe au-delà de ce qui prétend le combler. Le besoin, lui, assimile, digère, « réduit l'altérité » ; le désir ne résume pas l'autre à un moyen, mais le considère comme une fin en soi.

Dans cette perspective, le pornographique est une mise à mort de l'autre et du désir, par **saturation immédiate** : ce qui le caractérise c'est le « trop » et le « maintenant-tout-de-suite » - le désir est rassasié avant de naître. Le sexe se voit condamné par l'aliénation de l'autre à la satisfaction de son besoin propre, et par l'incapacité à différer la réalisation de son désir.

## ch.3 – la censure et l'interdit : du droit à l'éthique :

---

Pour autant, comprendre que la pornographie nie l'humain dans ce qu'il a de plus intime ne résout pas le problème. C'est là qu'apparaît la difficulté de définir juridiquement ce qu'est le pornographique et de savoir où et comment poser l'**interdit** nécessaire. Pourquoi ? Parce que l'interdit doit à la fois **préserver l'humain** (mettre une limite là où la liberté de l'un porte atteinte à la dignité de l'autre), et **éviter la censure** (définition sociale du bien en termes de normalité/anormalité, mais dont les fondements sont faussement universels) qui risque toujours d'engendrer la négation du sexe lui-même.

En effet, l'auteure **maintient un lien très fort entre érotisme et transgression** ; l'interdit doit permettre un jeu avec les limites et l'érotisme lève l'interdit sans le supprimer. On distingue alors l'*interdit* (qui permet une structuration symbolique de la personne et renvoie à l'éthique) de l'*interdiction* (qui renvoie à l'ordre public, à la censure et à la bonne morale infantilisante).

Cet interdit est d'autant plus nécessaire que la liberté nouvelle revendiquée depuis les années 70 est en fait une nouvelle servitude où le pornographe dicte sa vision du sexe, orchestre les représentations des spectateurs jusqu'à les rendre normative, par voie de démocratisation. Or si l'interdit joue avec les limites, le pornographique repose sur l'illusion que tout est permis. Il est la **négation même de la limite** (celle entre intérieur/extérieur du corps, celle des genres, des interdits éthiques...), ouvrant la porte au « **sexe totalitaire** » : à la fois imposé comme chemin incontournable de la réalisation de soi, imposé dans ses formes d'expression, et légitimation des fantasmes morbides qui conduisent à la négation de l'autre.

De fait, le concept de limite est intrinsèque à la réalité (limites spatiales, corporelles, temporelles ... ; autrui est une limite à sa propre liberté) ; l'**interdit concrétise cette limite et**

« **institue** » l'**humanité**, ce qui permet d'endiguer la dimension destructrice de la pulsion, oblige à dominer son désir de toute-puissance.

Comme l'écrit George BATAILLE, **hors de cet interdit, il y a profanation de l'autre.**

## **ch.4 – Nu, nudité, obscène : de la représentation du mystère à sa dissipation :**

---

L'érotisme donne une **représentation du mystère de la sexualité**, sans pour autant le résoudre. MARZANO se sert de différentes œuvres pour illustrer son propos (*La naissance de Vénus* de Botticelli, les *Demoiselles d'Avignon* de Picasso...)

Ce qui distingue l'art de la pornographie dans le traitement de la nudité, c'est que l'art ne résume pas le corps à son exhibition formelle ; il en maintient tout le mystère, entre désir et menace, il le *problématise*. C'est la différence fondamentale entre *exposer* et *exprimer*. L'expression du nu n'enferme pas le corps dans son apparence mais renvoie à autre chose de plus profond, dont l'intimité du spectateur, son propre rapport à la sexualité.

L'érotique *suggère* et par là, il est le point de départ d'une appropriation imaginative, créative – artistique au sens fort, de la sexualité ; l'obscène étale, impose une vision unilatérale qui nie les marges dans lesquelles naît et se nourrit le désir ; il prive de la possibilité d'une représentation qui soit personnelle, fruit d'une interprétation. Il n'y a pas dans l'obscène de place pour la médiation de la pensée, du sentiment, des émotions.

L'obscénité apparaît alors comme une **effraction** « sans soin », « sans recueillement » (Baudelaire) par-delà la pudeur qui délimite d'elle-même un espace privé. **Un regard sans amour sur l'intimité de l'autre, une représentation du sexe découplée du désir.** Dans les productions pornographiques, elle assassine l'imagination en suivant une scénographie perpétuellement identique, extrêmement limitée dans ses possibilités (la chose ne peut se décliner à l'infini, même si on fait varier les lieux et les costumes...), stéréotypant à l'extrême les rôles homme-femme (machopute) et d'une immense pauvreté. La prétention à l'hyperréalisme (investigation « endoscopique » des parties génitales...) ne fait que détruire le mystère de l'autre dans sa prétention à tout voir, tout savoir et tout montrer, pour l'assimiler à un « corps-orifice ».

## **ch.5 – idéologie de la transparence : de l'intimité à son effacement :**

---

La question de l'obscénité appelle naturellement à s'interroger sur son corollaire, *l'intimité*, et sur la nature de la pudeur.

Marzano définit l'intimité comme le « **noyau dur** » de l'**individu**, ce qui est normalement inaccessible. L'intime se distingue du paraître, il est une vérité de l'être qui se dérobe à l'ensemble, du domaine du « secret » ou du « privé ». Virginia WOOLF dit « une chambre à soi ».

La philosophe n'emploie pas le mot mais la notion tend à désigner un périmètre sacré qui fonde l'humanité, la dignité, et que l'on doit approcher avec égards. Cela n'empêche pas que

l'individu éprouve le désir d'être touché dans cette intimité, qui est la plus profonde expression de sa subjectivité : mais ce partage est une faveur qui s'entoure de soins parce qu'il accède au plus précieux de l'autre.

Cette conception de l'intimité s'oppose à l'idéologie de la transparence. La prétention de tout voir et tout savoir ne conduit pas à un « mieux voir », mais à un *effacement* ; elle élude l'opacité du corps, la résistance naturelle à une investigation totalitaire. La pornographie supprime toute « barrière au pouvoir maléfique du regard ».

Ainsi le visage, le regard surtout, perd son rôle déterminant, qui est de maintenir la distance, et de « signifier la condition humaine ». Le visage, qui perd toute consistance dans la pornographie, *veut dire* quelque chose (au sens propre comme au figuré) ; il est lié à l'expressivité, et implique une relation, une personnalité, une unité du corps que la représentation pornographique lui enlève. La disparition du visage dans le « morcellement du corps » qui surexpose les zones érogènes, ou sa réduction à l'usage sexuel, sont lourds de conséquences d'un point de vue symbolique : privation de la parole, anticipation de la mort.

Dans la relation, **la pudeur se porte au secours du sujet**, de son intégrité, pour le **protéger d'un envahissement qui en serait la dissolution**. Mais la pornographie abat ces digues qui gardent l'individu de l'intrusion violente, de la pulsion déshumanisante : la pudeur, le dégoût (rejet instinctif du mélange des fonctions organiques et de l'excrémentiel), et la compassion (qui empêche la chosification de l'autre, par la considération).

## Ch.6 – L'image peut-elle « violer » ?

---

L'ouvrage se clôt sur un chapitre qui interroge la pornographie, la violence sociale, et l'influence des images.

Les images ne sont pas toutes-puissantes, mais elles ne sont pas non plus innocentes. MARZANO pose la question de leur influence sur les comportements, notamment celui des **adolescents**, en nuancant le pouvoir attribué à l'image : celle-ci n'a pas un lien de causalité nécessaire, ou mécanique, avec les comportements. Certaines images, en reconfigurant le réel sous un jour nouveau, demandent au spectateur une part active ; l'image ne se limite pas à ce qu'elle représente, elle demande la médiation du langage : une réflexion, une interprétation.

Cependant, dans le porno, l'image a la prétention de tout donner à voir. Elle limite l'objet à ce qu'elle en montre, et à l'effet masturbatoire qu'elle vise, ce qui fait qu'elle s'impose à l'imagination au lieu de la stimuler : elle *sidère* par une propension nettement idolâtrique.

A l'opposé l'érotisme met en scène le désir et son expression sexuelle dans un récit qu'il nourrit, et conduit à une recherche de signification.

Dans le cas de l'adolescence, période troublée s'il en est, le pornographique par son accessibilité à souvent valeur d'initiation, et donc pour effet une influence normative sur les représentations de la sexualité.

## Avis du libraire

---

La réflexion de M. MARZANO permet d'approfondir la différence essentielle entre érotisme et pornographie, et de voir dans quelle mesure la pornographie conduit à l'annihilation de l'humain. Son argumentation est extrêmement convaincante. L'un de ses principaux avantages est de proposer un travail de définition rigoureux : pudeur, obscénité, érotisme, intimité, désir... autant de termes devenus lisses et qui trouvent une signification renouvelée extrêmement éclairante.

Ce travail part d'une analyse fine et riche d'œuvres littéraires, picturales et cinématographiques. L'auteure se livre, entre autres, à une étude de trois œuvres représentatives des types qu'elle définit : *Lady Chatterley* de D.H. Lawrence comme symbole par excellence de l'érotisme, *L'empire des sens*, de Oshima pour l'érotisme et ses limites ou *Histoire d'O* de Pauline Réage, comme paradigme de la pornographie. Cet enracinement esthétique et littéraire donne à la réflexion toute sa profondeur. L'éthique est avant tout une histoire de *représentation* de l'humain, aux prises avec ses forces destructrices.

Mais surtout, M. MARZANO fait voler en éclat tout un discours prétendument émancipateur en le confrontant à ses conséquences éthiques. Ainsi, la pornographie n'a que peu à voir avec une transgression source de liberté ou l'expression d'un droit à la jouissance, mais tout au contraire, s'avère le lieu d'une nouvelle aliénation.

Cependant, l'ouvrage brille par ses absences, notamment certains aspects de la tradition judéo-chrétienne. Le *Cantique des cantiques*, fondateur à plus d'un titre pour les mentalités occidentales, n'est jamais mentionné, ni non plus approfondi le lien entre érotisme et langage. Le détour par la fonction poétique dans le traitement de la sexualité, le chant dans l'expression et la valorisation du lien amoureux me semblent d'une immense richesse, juste effleurée. Enfin, on regrettera que la 'porneia' telle qu'abordée dans le Nouveau Testament ne trouve aucun relais. C'est peut-être l'élément le plus dommageable ; car la manifestation vraie de l'amour se concrétise dans une alliance, où fidélité et exclusivité donnent à la promesse de l'union une valeur bien plus haute. Chez MARZANO, le pornographique se distingue finalement assez peu de la perversion. Or le pornographique est cette relation qui, hors de toute alliance, laisse l'intimité de l'autre à la merci des variations du désir. C'est oublier que le don d'intimité réciproque demande, requiert, l'exclusivité réciproque de ce don. En dehors de ce pacte de fidélité, le sujet n'est plus protégé.

Il est un droit des amants à ne devenir soi que par l'autre et l'autre que par soi.

Malgré ces lacunes (assez étonnantes)<sup>2</sup>, l'ouvrage est excessivement intéressant. Il permet par ailleurs de se faire une petite culture illicite entre deux, l'air de rien. Bien écrite, claire et sans ambages, sa réflexion n'est pas morale au sens où bien et mal trouveraient leur application unilatérale dans la vie ; il s'agit davantage d'une méditation humaniste qui en problématisant le désir, vise à la prise de conscience d'une menace et appelle à la responsabilité. La crudité de certaines descriptions doit se comprendre dans cette perspective.

---

<sup>2</sup> Je découvre qu'un autre ouvrage de Michela MARZANO est en fait consacré à ce sujet : *La fidélité ou l'amour à vif*, Hachette « Pluriel », 2007, 145pp, dont le beau titre invite à poursuivre la lecture... Je tâcherai d'y consacrer une prochaine fiche.

Son apport le plus décisif surgit par contraste, dans une description saisissante de ce que sont l'érotisme et le désir, qui rendent à la sexualité son mystère, conduisant à une recherche de sens, et à une valorisation de l'autre.

S.Z.